

Révoltes d'hier et d'aujourd'hui : Situations politique et sociale dans le *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa* d'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī

Faisal Kenanah
Professeur certifié d'arabe



Synergies Monde arabe n° 8 - 2011 pp. 89-106

Résumé : A l'occasion des évènements, manifestations et révolutions que vivent les pays arabes, le présent travail tente d'évoquer une période de l'époque médiévale arabe qui se situe au IV^e/X^e siècle. Cet article cherche à mettre en avant à travers un ouvrage classique célèbre, le *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa*, les révoltes, les rébellions et les instabilités qui sont, selon Abū Ḥayyān, les résultats de l'incompétence, de l'irresponsabilité, de la corruption des hommes politiques et de leur entourage. C'est pourquoi l'art de bien choisir les hommes doit être maîtrisé par le gouverneur.

Mots-clés : Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī - *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa* - Ibn Sa'dān - autorité - politique - art de choisir les hommes - justice - révolte

Abstract: Following the recent events, manifestations and revolutions which that the Arab world is undergoing, the present work is an attempt to focus on a certain stage of the Arabic Middle Age period situated in during the 4th/10th century. Thus, this article aims at bringing into light-through a well known Classical work, the *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa* - revolutions, rebellions and unstable periods that are, according to Abū Ḥayyān, the results of incompetence, irresponsibility, of corrupted practices from politicians and their entourage. That is why the art of choosing the wisest counsellors must be mastered by the governor.

Keywords: Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī - *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa* - Ibn Sa'dān - authority - politics - the art of choosing the wisest men - justice - rebellion

Tout commence dans un petit pays, la Tunisie. Le 17 décembre 2010, un jeune vendeur s'immole par le feu, désespéré par sa situation sociale. Suite à cet incident, des émeutes éclatent dans le pays. Le peuple tunisien réclame le changement et la démission de son président, Zayn al-'Ābidīn Ben Ali. Quelques semaines plus tard, ne trouvant aucune issue à cette situation inédite, ce dernier fuit la Tunisie et se réfugie en Arabie Saoudite.

Cette révolution dite « du jasmin », donne une leçon aux pays voisins. Et voilà que peu de temps après, une autre révolution voit le jour en Egypte. La population égyptienne demande à son tour la démission de son président, Hosni Mubarak, qui prend fait le 11 février 2011.

D'autres pays arabes tentent leur chance de manière pareille à la Tunisie et à l'Égypte, dans l'espoir de changer les choses et de vivre finalement une liberté et une démocratie si attendues. On assiste à des révolutions et manifestations au Yémen, à Bahreïn, en Libye, en Jordanie, en Syrie, au Maroc et en Algérie. Ces révoltes continuent aujourd'hui dans le sang, sans véritablement aboutir ni répondre aux attentes du peuple. Au contraire, nous assistons parfois à des répressions sanglantes.

Les révolutions arabes certes ne datent pas d'aujourd'hui, et nombreux sont les livres d'*adab*¹ et d'histoire qui abondent d'indications se référant à ces mouvements. En ce qui concerne l'époque qui nous intéresse ici, l'époque 'Abbāsside, nous pouvons citer d'abord la révolution de cette dynastie pour s'emparer du pouvoir des Umayyades. Il est vrai que cette révolution s'est produite au nom de l'islam et de son unité, mais pendant le règne de cette dynastie, de nombreux mouvements révolutionnaires ont vu le jour. Ces mouvements étaient avant tout d'ordre social. Prenons, à titre d'exemple, les mouvements des *Qarmaṭ*², des *zang̃*³, des *'ayyārūn* et *šuffār*⁴.

Dans ce présent article, nous souhaiterions étudier l'époque d'un auteur classique ainsi que son point de vue sur la vie sociale et politique. Il s'agit d'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī à travers son ouvrage le *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānasa* (*Le plaisir offert et la sociabilité partagée*)⁵, auteur souvent présenté comme la figure de l'« honnête homme » de son époque, tout comme al-Ġāhiz. Le titre de l'ouvrage renvoie à une rencontre entre Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī et le vizir Ibn Sa'dān, sous forme d'entretiens nocturnes portant sur divers sujets : littéraires, sociaux, politiques, scientifiques, religieux et philosophiques, etc.

Nous nous proposons donc de présenter la pensée de cet auteur envers la politique en tant que dénonciateur, « réformateur », porte-parole de la masse populaire, en nous appuyant notamment sur notre propre traduction de citations tirées de l'ouvrage en question.

1. Introduction

Le IV^e siècle de l'hégire se distingue des siècles précédents dans bien des domaines : il est admis que ce fut le siècle des changements radicaux et profonds dans la constitution de la société arabo-musulmane.

Le *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānasa* abonde ainsi d'indications révélant le désir sincère de son auteur, Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, pour un changement de situation politique et sociale. De temps à autre, il oppose un passé sécurisé et stable à un présent explosif, empli de conflits et de paradoxes. Ce sentiment de contraste doublé d'amertume et de plaintes surgit et jaillit dans divers passages de l'ouvrage. Il montre comment Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī a plongé avec détermination dans les profondeurs des réalités sociales, politiques et intellectuelles, devenant ainsi un véritable témoin de son temps.

La préoccupation de notre auteur pour l'aspect politique et l'éclairage qu'il en a donné étaient considérés comme des domaines d'intérêt par les philosophes de son époque. Ces derniers plaçaient la politique au rang de la pensée philosophique, suivant en cela les traces de leur maître Aristote.

Parmi les théories d'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī dans ce domaine, nous possédons une épître sur l'art de choisir les hommes, d'établir un Etat dont les conseillers, les théoriciens et les sages en seraient les piliers⁶, visant ainsi, tout comme le faisait déjà Platon, à définir un idéal de roi philosophe. Ainsi, l'importance du choix des hommes reste la véritable solution à apporter pour toute société, ce qui semble faire défaut aux régimes dictatoriaux arabes actuels.

Quant aux aspects qu'il a pu traiter, relevons les conflits et les complots politiques entre personnes influentes, le danger de l'invasion byzantine, menace pour les musulmans, et l'impuissance des autorités. Il a également dévoilé certains vices et défauts de l'entourage des dirigeants, caractérisés par l'attrait du gain. Il en montre aussi l'irresponsabilité et signale l'incompétence de quelques autorités. A l'inverse, les indices se multiplient pour évoquer un gouverneur qui prend en main la responsabilité du pays et de ses dirigeants avec sagesse et bonté⁷.

Une autre image de la vie politique apparaît dans le *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa*, celle d'hommes influents qui tissent des complots et des intrigues. Ce phénomène n'est pas nouveau, mais il a tendance à se développer au cours de cette période à cause du désordre politique régnant. Cela s'éclaircit dans les anecdotes rapportées par Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, quand nous relevons les propos d'Ibn Barmawayh pour collecter des informations au sujet du vizir et critiquer son entourage en le chargeant d'accusations. En agissant ainsi, l'entourage est corrompu, à l'image du vizir à qui le rôle qui lui a été confié ne convient pas. Nous savons qu'Ibn Barmawayh et Ibn Yūsuf complotaient contre le vizir Ibn Sa'dān. De plus, Ibn Yūsuf colportait de fausses rumeurs sur Ibn Sa'dān. Celui-ci savait ce que faisait son rival, et sollicitait Dieu pour que sa ruse se retourne contre lui⁸.

Parallèlement à cette intrigue qui fut fatale à Ibn Sa'dān, d'autres semblables étaient tissées pour s'emparer du pouvoir. Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī fait allusion, mais sans détail, au vizir Ibn Baqīyya⁹ qui fut pendu sur l'ordre de 'Aḍud al-Dawla (m. 372/983). C'est ainsi que la lutte entre les partis se dessine comme l'un des aspects du conflit politique de cette époque.

Le thème politique dans le *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa*, comme nous venons de l'évoquer, occupe donc une place importante.

Quelles sont donc les situations politique et sociale dans l'ouvrage ? Pour répondre à cette interrogation, nous avons organisé notre étude autour de trois axes de l'œuvre, le souverain, les gens du peuple et l'auteur, présentés dans un va-et-vient incessant de réciprocité.

2. Relation souverain/peuple

Abū Ḥayyān s'étend largement dans son œuvre sur la relation entre le souverain et son peuple et sur ce qu'elle devait être. Il met d'abord en évidence le caractère humain de ce lien de dépendance qui fait de l'homme responsable un père clément et bienveillant envers son peuple. La source de ses propos remonte à ce que le vizir avait déclaré un jour à propos des discussions que les

gens du peuple tenaient à son sujet et à son hésitation à prendre des décisions en conséquence. Abū Ḥayyān s'appuie donc sur cet épisode pour avancer une idée réformatrice. Cette dernière répond à l'anxiété des gens dont l'agitation ne provient que d'un sentiment d'écrasement, d'une répression psychologique et sociale et d'une indifférence de l'autorité. Cette indifférence ne pourra disparaître qu'avec les cris et les mécontentements du peuple contre cette situation.

Ailleurs, Abū Ḥayyān rapporte une anecdote qui peut se résumer de la manière suivante : le calife al-Mu'taḍid avait demandé conseil à son vizir 'Ubayd Allāh Ibn Sulaymān sur un groupe de gens qui se réunissait devant une boutique de vendeur de paille à Bāb al-Ṭāq pour critiquer l'Etat et diffamer le souverain. Le vizir 'Ubayd Allāh lui avait conseillé de :

« Les arrêter, d'en crucifier certains, d'en brûler d'autres et d'en noyer quelques-uns. Car si la sanction se présente sous différents aspects, la terreur sera plus forte, la crainte plus répandue, la répression plus efficace, et les gens du peuple deviendront ainsi plus peureux »¹⁰.

Cette réponse emportée et pleine de colère du vizir éveille alors chez al-Mu'taḍid un sentiment de clémence envers ces gens-là et répond à son vizir en lui disant :

« Tu as désobéi à Dieu par ce jugement, et tu as fait preuve d'une dureté de cœur, d'un manque de piété, d'une cruauté naturelle et d'une faiblesse religieuse. Ne sais-tu pas que le peuple est confié par Dieu à son gouverneur ? Que Dieu lui demande des comptes et comment il l'a gouverné ? [...] Ne sais-tu pas que personne ne se plaint, sauf quand il a subi une injustice, lui ou son voisin, une catastrophe, lui ou un de ses compagnons ? Comment pourrions-nous leur dire : soyez vertueux, pieux et œuvrez pour votre subsistance sans vous mêler de nos conversations ni vous interroger sur nos affaires ? Les Arabes disent : le gouverneur nous a vaincus, il a porté notre fourrure et a mangé nos légumes »¹¹.

Abū Ḥayyān fait ainsi parler al-Mu'taḍid en attribuant cette conversation à Abū Sulaymān, afin d'exprimer la souffrance du peuple face aux difficultés de leur vie. La réponse d'al-Mu'taḍid représentait tout ce que le peuple espérait trouver auprès de son gouverneur.

Il suffit, pour prouver qu'Abū Ḥayyān est le véritable initiateur de cette conversation et son meneur, de lire son épître adressée au vizir. Dans celle-ci, il s'efforce de poser les bases sur lesquelles pourraient reposer une justice et une satisfaction mutuelle entre le responsable et son peuple. Le comportement et l'attitude du vizir sont donc si importants chez Abū Ḥayyān qu'il croit bon de lui donner ces quelques conseils :

« Ô vizir, ordonne de distribuer des *ṣadaqṣāt*, des aumônes, car elles sont gages de sûreté et de respect, repoussent les ruses et les fléaux. Abandonne les boissons, étudie attentivement le Coran, recours à Dieu en lui demandant grâce, aux gens de confiance en leur demandant conseil et ne refuse pas l'avis d'autrui »¹².

Ce conseil donné par Abū Ḥayyān au vizir Ibn Sa'dān nous rappelle le rôle d'Ibn al-Muqaffa' auprès du tyran Dabšalīm « Dans le but de l'amener à rétablir la justice, à accepter les conseils du sage et à reconnaître la nécessité, pour le souverain, de s'entourer d'hommes vertueux seuls capables de le conseiller dans le sens du bien commun »¹³.

Abū Ḥayyān va même jusqu'à proposer au vizir de lui soumettre des hommes sages qui, grâce à leurs compétences et expériences, pourront lui offrir conseils et orientations. A l'occasion de cette conversation, Abū Ḥayyān incite le vizir Ibn Sa'dān à se demander pour quelles raisons selon lui les gens du peuple parlent de lui, afin qu'il prenne conscience de leurs souffrances, tout comme le calife al-Mu'taḍid, qui ne s'était pas contenté de critiquer son vizir, mais qui lui avait ordonné de s'informer sur ce que les gens disaient à son sujet, et sur la réalité de leur situation :

« Celui qui est capable de travailler, trouve-lui du travail ; celui qui a une mauvaise situation, donne-lui de l'argent pris du trésor public pour améliorer sa situation et rassurer son esprit. Celui qui n'appartient pas à l'une de ces catégories parce qu'il est riche et indépendant, mais qui se rend à la boutique de ce vendeur de paille avec arrogance et orgueil, convoque-le, conseille-le, traite-le avec bienveillance et dis-lui : « Tes propos sont connus, tes paroles nous sont parvenues, et quand le prince des croyants examinera le fond de ta pensée, tu te retrouveras au cimetière »¹⁴.

Le vizir 'Ubayd Allāh suivit alors les recommandations de son calife et « la situation redevint resplendissante grâce à la sûreté publique retrouvée et au rétablissement entier [de la situation] »¹⁵.

Cependant, Abū Ḥayyān ne veut pas, en répondant au vizir, le conseiller ou le guider de manière trop directe, mais il choisit deux anecdotes qui portent en elles l'objectif recherché. Par crainte, il préfère attribuer la première anecdote à son maître Abū Sulaymān, et la deuxième à un mystique. Ces deux anecdotes ont émerveillé le vizir et ont été pour lui instructives. Mais avant de les mentionner, Abū Ḥayyān rapporte d'Abū Sulaymān, l'image idéale de la relation entre le responsable et son peuple¹⁶.

Il va même jusqu'à dire que la relation entre le souverain et le peuple doit être forte, quasi divine, ou paternelle, car le roi apparaît comme un père qui dirige ses enfants avec beaucoup plus de clémence et de pitié :

« A qui l'enfant ne doit pas d'obéissance, car l'enfant est inexpérimenté, novice dans ce monde, ignorant de la situation et dépourvu d'expérience. Il en est de même des gens qui ressemblent à l'enfant et du souverain qui ressemble au père. Ce qui éclaire plus ce sens et lui apporte une certaine douceur, c'est que le souverain ne peut être ce qu'il est que par les gens du peuple et inversement. [Car] cela relève de situations corrélatives et d'applications partagées avec équités »¹⁷.

Abū Ḥayyān pense donc, comme nous venons de le montrer, que la relation entre le souverain et les gens du peuple est une relation divine, étant donné que Dieu a conféré au souverain une place de choix et l'a délégué comme

son représentant. La définition du souverain prend alors de l'ampleur, c'est pourquoi, Abū Ḥayyān considère cette relation comme « plus forte que la relation qui est tissée entre le père et le fils »¹⁸.

Mais Abū Ḥayyān a aussi une autre conception de cette relation : il pense que celle-ci donne le droit aux gens du peuple d'observer, d'examiner et de demander des comptes à leur souverain. Le vizir lui-même exprime, dans la 34^{ème} nuit, sa colère face au fait que les gens parlent de lui et cherchent à connaître ses secrets, examinent le fond de sa situation et les mystères de ses occupations¹⁹. C'est pourquoi, il menace de « couper des langues, des mains et des pieds et de punir sévèrement afin que cela impose le respect, règle cette question et mette fin à cette habitude »²⁰. Abū Ḥayyān s'oppose alors à lui avec audace, même si : « Cet ensemble de réponses [qu'il tenait d'Abū Sulaymān et d'un maître soufi] est acerbe et contient quelques grossièretés. Car la vérité est amère, et celui qui la cherche doit supporter son amertume »²¹. Ensuite, il commence à défendre les gens du peuple en parlant en leur nom, en affirmant leur droit de s'intéresser aux affaires de leur souverain :

« Pourquoi ne peuvent-ils pas s'intéresser à tes affaires, écouter ce qui est mauvais ou bon de nous, alors que toi, tu as pris nos pouvoirs, tu t'es installé chez nous, tu as réquisitionné nos biens, pris place parmi nous et dans nos propriétés, que tu as partagé nos héritages, que tu nous as fait oublier la douceur de la vie et la sérénité du cœur ? Nos chemins ne sont plus sécurisés, nos foyers sont hantés, nos propriétés divisées, nos biens dilapidés, nos femmes données à d'autres, nos monnaies sans valeur, nos impôts doublés, nos relations mauvaises, nos soldats arrogants, nos brigades dépravées, nos mosquées délabrées et leurs legs pieux pillés, nos hôpitaux vides, nos ennemis méchants, nos regards enflammés, nos poitrines irritées, [notre malheur permanent] et notre joie inexistante ? »²².

Cependant, Abū Ḥayyān se demande si un tel souverain ne devrait pas :

« Savoir que les gens du peuple ont raison de formuler des griefs dont la liste s'allonge. Par Dieu, oui, car il faut reconnaître la vérité, même si le querelleur provoque des troubles ou le corrupteur cause des peines »²³.

Par ailleurs, il est rare de trouver dans la tradition arabe de l'*adab* une personnalité qui se confronte au souverain avec audace, franchise et courage pour défendre les droits du peuple. D'ailleurs, nous pouvons comparer les propos d'Abū Ḥayyān adressés au vizir Ibn Sa'dān aux critiques d'une opposition parlementaire adressées à un gouvernement de nos jours. Les propos d'Abū Ḥayyān contiennent un diagnostic précis de la souffrance de la société bouyide, au dernier quart du IV^e siècle, dans plusieurs domaines : politique, économique, social et culturel.

Abū Ḥayyān a donc outre passé, dans ses entretiens avec le vizir, les habitudes des intellectuels qui l'ont précédé, tel un pseudo-Aristote pour Alexandre le Grand, dans ses Epîtres adressées à 'Abd Allāl Ibn Marwān²⁴. Toutes ces recommandations, ces conseils ou mises en garde, selon Widād al-Qāḍī : « concernent la relation entre le souverain politique et l'intellectuel du point de vue du souverain et non le contraire »²⁵.

Quant à Abū Ḥayyān, il a envisagé cette relation du point de vue de l'intellectuel libre qui rapporte les situations et les conditions des gens du peuple auquel il appartient. C'est pourquoi sa position est une position politique et pragmatique qui part de la constatation de la réalité des choses, avec sincérité et volonté de changement.

Pour autant, malgré les conseils d'Abū Ḥayyān, dont certains ont été illustrés par des anecdotes, malgré le parallèle et l'image établis avec la relation de père à fils, la relation du souverain au peuple reste encore trouble et complexe. Preuves en sont les nombreux propos que tenaient les gens du peuple sur leur souverain et que nous étudierons dans le thème suivant.

3. Propos du peuple sur l'autorité

Grâce à ses connaissances, à ses expériences et à ses relations avec les *kubarā*²⁶, Abū Ḥayyān a rapporté leurs réactions sur les rumeurs et les calomnies qui circulaient à leur sujet. Il rapporte donc au vizir Ibn Sa'dān dans le *Kitāb al-Imtā'* ce qui se disait sur son indifférence envers les gens qui se plaignaient de leur situation. Au début de la 34^{ème} nuit, nous voyons le vizir déclarer à Abū Ḥayyān son irritation et sa colère sur ce que les gens du peuple disent de lui :

« Par Dieu, je perds patience parce que j'ai appris que les gens du peuple se préoccupaient de ce dont nous parlions, mentionnaient nos affaires, cherchaient à connaître nos secrets, examinaient le fond de nos situations et les confidences sur nos occupations. Je ne sais que faire d'eux. Je pense de temps à autre à couper des langues, des mains et des pieds et à punir sévèrement afin d'imposer le respect, de régler cette question et de mettre fin à cette habitude. Que Dieu les insulte. Pourquoi ne s'occupent-ils pas de leurs affaires, de leurs moyens de survie et de leurs devoirs ? Pourquoi répandent-ils des propos malveillants qui ne leur donnent rien ? Ah, si seulement ils se rendaient compte qu'ils ne peuvent tirer ni avantage, ni bénéfice de ce qu'ils disent ! Mais je m'étonne de leurs propos et de leur attachement à ce comportement à tel point qu'on dirait que c'est pour eux une obligation inévitable et un devoir nécessaire »²⁷.

Le calife al-Mu'taḍid a également entendu parler de ce que les gens disaient entre eux :

« Ils se réunissent [à Bāb al-Tāq et se retrouvent] à la boutique d'un vieillard, vendeur de paille. Ils font circuler des racontars, tiennent des propos malveillants et abordent un certain nombre de sujets. Parmi eux se trouvent des chefs, des responsables, des notables et des gens d'élite qui leur prêtent une oreille indiscreète. Leur corruption et débauche se sont aggravées »²⁸.

Mais si Abū Ḥayyān, s'intéresse aux sentiments et jugements des gens du peuple, il a poussé aussi ses investigations auprès de certaines élites. Ainsi lors des réunions des envoyés de Siġistān, la conversation portait souvent sur le vizir et son entourage²⁹. Il apparaît ici clairement que les intellectuels n'ont pas la même vision de l'autorité que peuvent avoir les gens du peuple qui :

« parlent des Grands et des souverains en espérant une vie plus douce et plus agréable, une aisance, une abondance de profits, des productions régulières, un commerce florissant et un accroissement de leurs gains. Quant aux ascètes, experts en connaissance de Dieu et qui œuvrent pour Lui, ils se passionnent aussi pour parler des émirs, des Grands et des puissants, pour examiner leurs décisions et le pouvoir du jugement de Dieu sur eux »³⁰.

Il est plus que probable que l'expansion de ce genre de conversations autour des *kubarā'* et les propos malveillants les concernant, aient prospéré du fait de la déchéance du prestige de l'autorité et de ses représentants. Cette déchéance était la conséquence de transgressions du peuple, des différentes pressions que l'autorité exerçait sur lui comme les nombreux impôts, le coût de la vie, les difficultés à gagner de l'argent, l'expansion de la famine, la pauvreté, etc. Le fait d'avoir à la tête du pouvoir une autorité incapable d'assurer au peuple une vie honorable pouvait donc causer d'innombrables problèmes.

Abū Ḥayyān a expliqué au vizir Ibn Sa'dān les raisons pour lesquelles le peuple parlait en mal des autorités. Cette explication est rapportée sous la forme d'anecdotes³¹ qui présentent l'image idéale d'une relation entre le responsable et son peuple. Elles montrent également que l'absence totale de préoccupation du premier pour le second est cause de l'expansion des critiques des sujets.

En réalité, les propos tenus sur les autorités ne sont que la voix étouffée d'Abū Ḥayyān qui a voulu faire parvenir l'idée que, parler des *kubarā'* et tenir sur eux des propos malveillants n'était possible que si l'Etat était en déclin et au bord de l'écroulement, et que si ses gouverneurs étaient arrogants et orgueilleux.

La situation difficile que vivent les gens du peuple, l'indifférence des autorités à leur égard et la pression exercée sur eux par le souverain forment ainsi un terreau propice au développement des révoltes.

4. Révoltes de la masse et divisions

Au IV^e siècle de l'hégire (X^e siècle de l'ère chrétienne), le peuple s'est soulevé de nombreuses fois et, la plupart du temps, ces révoltes étaient motivées par une mauvaise situation économique et contre les injustices sociales. Nous avons par exemple la révolte des *'ayyārūn* (brigands ou voyous), groupe de jeunes gens qui pratiquaient le vol, la spoliation pour survivre. Ces *'ayyārūn* faisaient partie d'une catégorie sociale écrasée qui souhaitait une vie meilleure, et rêvait de se débarrasser de la pauvreté causée par le désordre administratif qui régnait à Bagdad. Ce groupe réunissait des vagabonds et des pauvres, qui n'étaient pas vraiment des voleurs professionnels au sens propre, même si on comptait dans ses rangs des gens malveillants et des hypocrites. Ces voleurs étaient au contraire des gens d'une certaine qualité, et leur pratique était admise par la société et le peuple, bien que rejetée par le pouvoir.

Marius Canard s'interroge sur ce groupe :

« Que dire de ces *'ayyārūn* si souvent mentionnés ? Ils ne datent pas de cette époque. On les a déjà vus au siècle précédent, déjà organisés, tantôt aidant le pouvoir, tantôt le combattant, de même qu'Ibn Šīrẓād fit appel à eux en 334 (Miskawayh, II, 91) pour

lutter contre Mu'izz al-Dawla et les Daylamites. On a tendance, parce qu'ils étaient organisés quasi-militairement et relativement disciplinés, parce que quelques-uns de leurs chefs comme Ibn Ḥamdī ou al-Burğumī faisaient preuve d'esprit chevaleresque, s'attaquant de préférence aux riches, épargnant les femmes et les pauvres, à voir en eux autre chose que des brigands et des voleurs »³².

L'époque des bouyides fut considérée pour les *'ayyārūn* comme une époque brillante, puisque leur mouvement se développa grâce au rapprochement de leurs différentes doctrines, les bouyides étant chiites eux, plutôt de tendance mystique³³. Il est bien connu que les périodes de déchirement politique dans toute communauté contribuent à de nombreux abus. Les *'ayyārūn* ont ainsi trouvé dans les dissensions doctrinales, les agitations politiques et les confusions raciales d'alors un terrain propice à leurs comportements discutables.

Leur révolte qui a connu le plus d'ampleur est celle qui a eu lieu en l'an 363 (973), quand ils ont incendié et volé tout ce qui leur tombait sous la main³⁴. Même Abū Ḥayyān qui a été victime de leur agression et qui fut un témoin privilégié de leurs manœuvres, nous a rapporté quelques anecdotes sur eux. Il s'exprime ainsi, en évoquant le désordre qu'ils ont causé à ceux qui ont vécu ces événements :

« Tout ce que nous avons subi fut extraordinairement étrange, étonnant et horrible. Il arriva que les *'ayyārūn* (brigands) devinrent des chefs, dont les plus célèbres furent Ibn Kabrawayh, Abū l-Dūd, Abū l-Ḍubāb, Aswad al-Zubd, Abū l-Araḍa et Abū l-Nawābiḥ. Des incursions étaient lancées, des pillages se produisaient continuellement, et des incendies se succédèrent à tel point que l'eau venant du Tigre ne nous parvenait plus, je veux dire jusqu'au Karḥ »³⁵.

Quant au dommage causé par les brigands à Abū Ḥayyān, c'est une déchirure qui ne se refermera jamais et dont notre auteur ne s'est jamais remis :

« Le vizir dit : comment as-tu échappé à cette situation ? Et comment m'en serais-je échappé ? lui répondis-je. Les voleurs arrivèrent [au quartier] de Bayn al-Sūrayn, lancèrent une attaque et saccagèrent ce qu'ils avaient trouvé dans ma maison, bijoux, vêtements, meubles et ce que j'avais pu épargner de patrimoine dans ma vie. Ils dégainèrent leurs couteaux devant l'esclave de la maison en lui demandant de l'argent. Sa vésicule se déchira alors et elle fut enterrée le jour même. [Et moi, je me retrouvai] sans rien »³⁶.

Ce qui encourageait également ce genre d'agression, mise à part la mauvaise situation économique, c'était l'invasion des byzantins contre les musulmans en 362/972. Nous trouvons dans le *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa* les différentes réactions suscitées face à cet événement :

« Les vagues et les troubles se répartirent dans l'élite et les gens du peuple. Ces derniers se sont divisés en deux groupes : le premier, tourné vers la religion, vers les difficultés que rencontraient les musulmans, constatait avec frayeur les conséquences de cette situation. Quant à l'autre groupe, il profitait de l'occasion pour s'adonner au sabotage, à la corruption, au pillage et à l'incursion en ayant recours à la partialité de différentes doctrines »³⁷.

Une autre indication apparaît dans *al-Imtā'* soulignant la division des gens du peuple : « Les gens parlaient de Faḍl et Mar'ūš, qui appartiennent à la lie de la société, et s'y attachaient à un point tel que tous ceux qui étaient de Bagdad étaient soit Mar'ūšites soit Faḍlites »³⁸.

Le contrôle de la situation par ce genre d'hommes prouve l'écroulement du prestige de l'autorité insouciant et souligne leur intelligence pour attirer les gens du peuple autour d'eux. Face à cette situation, les autorités furent contraintes de suivre le courant de la masse populaire dans leurs réactions. Le *qāḍī* Ibn Ma'rūf, par exemple, fut arrêté à Bāb al-Ṭāq par des débauchés qui lui demandèrent s'il était Mar'ūšite ou Faḍlite ; lui, savait qu'il devait ruser pour se sauver :

« Il était hésitant, se rendait compte que la sottise et la dissension se cachaient derrière cette question, et que le fait d'être relâché après avoir apporté une réponse bienveillante lui serait plus avantageux que d'avoir recours à la violence et à la domination »³⁹.

Il demanda à son ami, al-Ḥarrānī, dans quel quartier ils se trouvaient, celui de Mar'ūš ou celui de Faḍl. Ensuite, il leur répondit qu'ils étaient du même parti qu'eux. Parmi les dissensions et les révoltes qui ont marqué cette époque, nous trouvons celles des Ḥurāsān en 370/980 et l'agitation des Banū Sāsān suite à une augmentation des prix :

« Les routes n'étaient plus sûres, les gens du peuple se plaignaient, les points de vue se confondaient et l'espoir faisait défaut. Tout chien aboyait à l'angle de chaque rue, tout lion rugissait derrière chaque bosquet et tout renard glapissait derrière chaque talus. [...] Le pays s'enflammait de questions, d'interrogations, de propos malveillants vrais ou mensongers, et de tout ce qui parlait d'amour et d'esprit de clan »⁴⁰.

Il ne faut pas associer la division et le déchirement du pays au seul facteur économique. Nous devons mentionner ici un autre facteur important, religieux, incarné par les querelles entre sunnites et chiites. Ces querelles renforcèrent même le sentiment de division que manipulaient les autorités politiques, car les bouyides sont des chiites, tandis que les turcs et les califes 'abbāsides sont sunnites, et que les deux groupes étaient en conflit continu. De plus, comme le confirme M. Canard :

« Ce sont les incidents provoqués par l'opposition entre Sunnites et Šī'ites qui ont marqué la vie à Baḡdād au X^e siècle. La ville avait deux foyers principaux de ši'isme, Bāb al-Ṭāq sur la rive gauche et le Karḥ sur la rive droite »⁴¹.

Il se peut que cette partialité entretenue dans les aspects de la vie sociale, politique ou doctrinale, ait poussé Abū Ḥayyān à déclarer la guerre à ceux qui aimaient la polémique et tendaient vers un fanatisme qui anéantit la raison.

5. La responsabilité et l'irresponsabilité de certains souverains

Le malheur est à son comble, la situation devient critique lorsque la nation est exposée à des dangers, surtout si elle est dirigée par un gouverneur frivole

qui ne se préoccupe pas des citoyens et qui ne songe qu'à ses plaisirs. A la fin de l'année 362/972, Abū Ḥayyān nous apprend que les byzantins ont rallié d'importantes troupes contre les musulmans. Suite à cet événement, les gens étaient saisis de désespoir et de tristesse, car l'émir Baḥṭyār [ʿIzz al-Dawla] était absent, parti à Kūfa pour chasser. Les gens disaient :

« Ah si nous avions un calife, un émir ou un gouverneur avisé, nous n'en serions pas arrivés à une telle atrocité ! L'émir des croyants al-Muṭī' li-l-lāh l'a investi du pouvoir de veiller, de réfléchir la nuit aux intérêts des gens du peuple, et d'agir le jour en donnant des ordres et en proclamant des interdits conformes aux préceptes de la religion, dans l'intérêt des proches et des lointains. Si tel n'est pas le cas, nous lui désobéirons »⁴².

Malgré cette image négative de la vie politique qu'a incarnée le IV^e siècle de l'hégire, Abū Ḥayyān a signalé cependant l'existence d'une période prospère. Une indication, répétée plusieurs fois dans le *Kitāb al-Imtā'*, fait allusion à un dirigeant qui gouverna le pays et se préoccupa de ses intérêts. Cela se passait en 370/980, puisque le vizir Ibn Sa'dān a signalé qu'à cette date : « les affaires étaient calmes [sous l'autorité de 'Aḍud al-Dawla], que Dieu illumine sa tombe ; [bien] gouverner autrefois était chose courante, et bien œuvrer était universel »⁴³.

Il semblerait en effet que le gouverneur en question soit bien 'Aḍud al-Dawla (338/951-372/983), le fils de Rukn al-Dawla (320/932-366/976), puisqu'il mourut après 370, et qu'Abū Ḥayyān a rapporté au vizir Ibn Sa'dān une anecdote le concernant, une rencontre qui a eu lieu en 369/979 entre lui, Ibn Yūsuf, et Ibn Ḥarnabār⁴⁴. Nous voyons donc Abū Ḥayyān surnommer 'Aḍud al-Dawla « *al-malik al-sa'īd* » (le roi heureux), et parler de lui avec respect et estime. De plus, nous trouvons de nombreuses indications concernant l'époque de ce « roi heureux »⁴⁵ et ses actions.

Abū Sulaymān lui-même l'a décrit comme :

« Le soleil de la noblesse, la lueur du temps, le porteur des fardeaux, le lien entre les voyageurs, le réalisateur des paroles et des actes, l'initiateur perfectionné des situations. Par Dieu, il était au-dessus de ce que l'on pouvait désirer, personne ne pouvait l'égaliser ou lui être semblable. Son plaisir était de régler des affaires »⁴⁶.

Cela pourrait confirmer que le « roi heureux » qu'Abū Ḥayyān cite dans le *Kitāb al-Imtā'* serait bien 'Aḍud al-Dawla, « le seul des membres de sa famille à représenter véritablement l'homme politique. C'est pourquoi, il n'y a rien d'étonnant à ce que, pour la première fois dans l'islam, on l'appelle *Sāhinsāh* (le roi des rois) »⁴⁷.

Son époque incarnait vraiment, comme Abū Ḥayyān l'a proclamé, une période de stabilité et de reconstruction, puisque la ville de Bagdad avait été écrasée et détruite par les révoltes et l'irresponsabilité des tyrans. 'Aḍud al-Dawla tenta de rendre à la ville son prestige, de lui offrir un second souffle⁴⁸.

De plus, M. Canard, dans la revue *Arabica* a consacré un article à Baġdād dans lequel il parle de ‘Aḡud al-Dawla. Il affirme que :

« ‘Aḡud al-Dawla fut un excellent administrateur de Baġdād et du ‘Irāq. La ville, après l’émirat de Baḡtiyār, était quasiment en ruine. Celui-ci allait jusqu’à faire démolir des palais, comme celui d’al-Šīrāzī, pour en vendre les matériaux. ‘Aḡud al-Dawla fit rebâtir les maisons, n’hésitant pas à faire démolir celles qui menaçaient de ruine pour les reconstruire plus solides et plus belles ; il dépensa de grosses sommes pour la restauration des mosquées, fit payer régulièrement les gardiens, muezzins, imāms et lecteurs [...] Il fit construire des digues en bordure du Tigre et reconstruire les maisons riveraines. Il fit restaurer le Bustān Zāhir, sur la rive gauche, réparer les canaux et conduites d’eau, consolider les ponts, en particulier celui de Bāb al-Ṭāq. Tout cela en 369/979. En 371/981, il dota Baġdād d’un nouvel hôpital qui porta son nom »⁴⁹.

Mais il est étonnant qu’Abū Ḥayyān n’ait pas parlé de Šamšām al-Dawla, le successeur de ‘Aḡud al-Dawla. La conversation qu’il a avec le vizir à propos de cet homme se limite au clivage dramatique de la situation entre la société d’avant et celle d’après. Cette allusion furtive montre cependant l’incompétence des dirigeants dont ils parlent. Seul le vizir, angoissé par les complots qui annonçaient une rupture entre lui et Šamšām al-Dawla, évoque à demi-mot sa relation avec son supérieur : « Le feu de mon ami ressemble à des braises, son vent est une tempête, sa brise est un simoun, il ne m’apporte que soucis et [anxiété] »⁵⁰. Et même la robe d’honneur que le roi lui avait offerte pour sa nomination ne lui a causé que tristesse et sanglots, et non joie et satisfaction⁵¹. Nous voyons enfin Ibn Sa’dān faire part de sa déception à Šamšām al-Dawla quant aux espoirs qu’il avait placés en lui pour stabiliser la situation, en référence à l’époque de ‘Aḡud al-Dawla :

« Sachez que j’ai cru que ce qu’il avait organisé dans le passé, que Dieu le bénisse, réformé, construit, corrigé, tissé et tracé, ne changerait pas en trente ou en cinquante ans, que la situation continuerait sur cette lancée et dans cette voie »⁵².

Les ouvrages historiques nous confirment l’ignominie de cette époque, cette période difficile qu’ont vécu Bagdad et les villes avoisinantes. Car dès 373/983 :

« Les prix augmentèrent excessivement, les gens vivaient dans la famine. La mesure de blé avait atteint pendant le mois de ramadan les trois mille dirhams *tāġiyya*, et au mois de *ḡu-l-qī’da* les quatre mille huit cents dirhams. Les gens se plaignirent, cassèrent des minarets, interdirent la prière plusieurs vendredis. Nombreux sont les pauvres qui moururent de faim sur les bords des routes »⁵³.

Mais la responsabilité et la conscience des souverains ne devraient-elles pas constituer en elles-mêmes une garantie de stabilité ? D’autre part, leur entourage est autant impliqué qu’eux dans les décisions et réformes. C’est pourquoi, le choix et la constitution de cet entourage doivent être bien pesés et réfléchis par le souverain, car à entourage corrompu, société corrompue.

6. Corruption de l’autorité et importance du choix des hommes

Lorsque nous parcourons le *Kitāb al-Imtā’*, nous constatons qu’Abū Ḥayyān accorde à l’entourage des responsables politiques une place de choix. Cette importance apparaît dans le cadre des conseils qu’Abū Ḥayyān donne au vizir. Il

pensait que si le vizir suivait ses conseils, il préserverait son autorité, réprimerait ses ennemis et en tirerait du profit. Il est vrai que, dans le diagnostic qu'il a pu établir sur la faiblesse de l'Etat, Abū Ḥayyān a mis en évidence la corruption de l'entourage du vizir, germe de la corruption des affaires politiques. C'est pourquoi, il n'a pas hésité à reprendre ces propos qu'il tenait d'Abū Sulaymān :

« Les sources de la corruption et l'origine de la confusion proviennent de l'entourage qui ne connaît ni le fonctionnement de l'Etat ni la justice du royaume. Cet entourage exige de presser une affaire même sans espoir de la voir aboutir, et de s'emparer du moindre dirham même s'il provient de la corruption »⁵⁴.

Cette corruption s'accompagnait aussi d'une soumission aveugle de l'entourage, dénoncée notamment lors d'une conversation sur Ibn 'Abbād. Celui-ci jouait les dictateurs, franchissait les limites sans que son entourage ne s'y oppose, puisque :

« On était en sécurité si on ne lui demandait pas : pourquoi as-tu fait cela ? ou pourquoi n'as-tu pas fait cela ? »⁵⁵. Et on accusait les autres : « ce qui l'a corrompu [Ibn 'Abbād], c'est la confiance que son souverain avait en lui et la négligence des conseils qu'on lui donnait »⁵⁶.

De plus, si nous tenons compte de la rancœur, de l'aversion personnelle d'Abū Ḥayyān envers les nombreuses personnalités de l'entourage du vizir Ibn Sa'dān, de son mépris à leurs égards à cause de leurs mauvaises mœurs et de sa jalousie envers eux, nous comprenons pourquoi Abū Ḥayyān a multiplié les critiques sur cet entourage et a montré le danger qu'il représentait pour le vizir⁵⁷.

Un autre aspect de l'entourage d'Ibn Sa'dān se dégage en particulier dans la 3^{ème} nuit, quand Ibn Barmawayh décrit la nature de cette relation. Selon lui, Ibn Sa'dān se préoccupait plus des convoitises que des conseils de son entourage. D'ailleurs, Abū Ḥayyān exprime par la voix d'Ibn Barmawayh, son étonnement sur le vizir Ibn Sa'dān et se demande comment accepte-t-il :

« d'être entouré par ce groupe ? Comment sollicite-t-il son aide et place-t-il toute sa confiance en lui ? Car, il n'y a dans ce groupe que des personnes qui rusent en maîtres d'infamie et de corruption, qui adoptent la flatterie et qui séduisent les protecteurs, ce qui conduit au malheur de l'innocent, du faible, du vertueux et du suspect. Les personnes de ce groupe ne sont que des bêtes féroces, des chiens qui aboient, des scorpions qui piquent et des serpents qui mordent »⁵⁸.

Puisqu'Abū Ḥayyān « ne voit pas cependant d'autre issue pour s'élever dans la hiérarchie sociale et être entendu que de servir les princes, alors même que le pouvoir se privait trop souvent à son goût, des conseils d'une élite intellectuelle »⁵⁹, il présente les membres de l'entourage du vizir l'un après l'autre, décrit leurs défauts et attire l'attention sur le danger que représente chacun d'entre eux pour le pouvoir du vizir et son rang auprès les gens du peuple et auprès de l'émir Ṣamṣām al-Dawla. Abū Ḥayyān consacre une grande partie de sa deuxième épître adressée au vizir à lui conseiller de choisir un entourage dont les membres seraient des hommes de lettres et des philosophes, car certains sont fatigués de se rendre à son vizirat sans pouvoir le rencontrer, d'autres sont incapables de s'y rendre à cause de leur âge, et d'autres encore :

« Sont restés chez eux en se penchant sur ce qui peut faciliter leur situation ici-bas et assurer leur place pour l'au-delà. Pour autant, ils sont confrontés à des situations difficiles, à une nourriture amère et à des besoins incessants. Mais ils jouissent de la science, de la sagesse, de l'éloquence et de l'expérience »⁶⁰.

Il lui a montré également que celui qui jouissait de ces vertus, connaîtrait le succès et la sécurité, et que celui qui les ignorait, serait perdant et vivrait dans le regret. En considérant l'importance de ce sujet et la précision nécessaire pour choisir les hommes, Abū Ḥayyān affirme que : « choisir les hommes est tout un art, et rares sont les gens qui le maîtrisent, qui y parviennent sans difficultés ou qui en goûtent la douceur »⁶¹. Au nombre de ceux qui n'avaient ni perspicacité, ni conscience des changements politiques, ni sentiment de responsabilité, nous avons le vizir Abū l-Faḍl al-'Abbās Ibn al-Ḥusayn qui : « courut ainsi à sa perte, mais s'il avait craint Dieu, sa fin aurait été plus heureuse »⁶².

Et aussi Ibn Muqla, qui :

« Était un tyran et un homme injuste. Il s'était lancé dans les obscurités de l'injustice et de l'oppression, avait volé sur les ailes du plaisir, des jeux, des boissons et des débauches. Il s'était lassé de la faveur que Dieu lui avait accordée, et s'était égaré entre les délais accordés par Dieu et ses prescriptions. Les conséquences dictées par son esprit et sa fortune l'ont cerné ; il a ruiné sa propre maison et sa famille a été déshonorée. Comment aurait-il pu être sauvé, comment aurait-il pu échapper à son sort, alors qu'il avait tué Ibn al-Sarrāğ qui n'avait commis aucun crime et al-Ġarğānī sans aucune preuve contre lui, qu'il avait fouetté Ibn Ma'rūf et Abū l-Qāsim, le frère d'Abū Muḥammad al-Qāḍī et qu'il l'avait ridiculisé en le plaçant sur le dos d'un chameau sur la rive orientale [du Tigre] ? »⁶³.

De plus, certains dirigeants ne se contentaient pas de faire régner l'injustice et la tyrannie, ils persévéraient dans leurs erreurs, les plaisirs et ne se préoccupaient guère de l'intérêt du peuple. Ainsi :

« 'Alī Ibn Muḥammad dū l-Kifāyatayn qui s'est laissé prendre par sa jeunesse, a perdu de vue la fermeté et ne l'a jamais adoptée pour ce qui est primordial. Il a cru que sa compétence le préserverait, que le nom de son père le protégerait, que son innocence jouerait en sa faveur, que ses fautes minimales seraient pardonnées à cause de sa bravoure bien connue et de sa fameuse richesse bien renommée. Il a marché, mais a trébuché »⁶⁴.

Voilà, selon notre auteur, la destinée des « autorités corrompues » qui ne se préoccupent pas de l'intérêt général.

Quel serait donc selon Abū Ḥayyān le modèle du parfait vizir qui maîtrise l'art de choisir des hommes ?

Il s'agirait du vizir Abū Muḥammad al-Muḥallabī, qui : « a placé des personnes aux premiers rangs, en a fait l'éloge, a souligné leur mérite et a contraint les observateurs à leur confier un pouvoir et à répondre à leur besoin »⁶⁵. Parmi eux, nous pouvons citer Abū l-Ḥasan al-Šābī, Abū l-Faḍl al-'Abbās Ibn al-Ḥusayn, Ibn Ma'rūf al-Qāḍī, Abū Sa'īd al-Sīrāfī et bien d'autres. Abū Ḥayyān ajoute : « Abū Muḥammad éprouvait de l'émotion à choisir les hommes, comme l'éprouve

celui qui écoute des chants accompagnés de flûtes, et il se délassait comme celui qui distribue les verres aux tribus »⁶⁶. Il demande donc au vizir Ibn Sa' dān d'en tirer des leçons, car : « si l'homme d'aujourd'hui tirait des leçons de celui d'autrefois, les gens ne déploreraient et ne regretteraient rien »⁶⁷.

Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons dire que les aspects de la vie politique d'alors, sont nombreux. Ils se manifestent à travers le désir d'Abū Ḥayyān de changer la société. Ses sentiments de contraste sont doublés d'amertume puisqu'il oppose un passé sécurisé à un présent explosif. Ainsi, la relation entre le peuple et l'autorité, selon lui divine, doit ressembler à celle entre un père et un fils. L'agitation du peuple est motivée par un sentiment de répression et d'écrasement dû à l'indifférence de l'autorité. C'est pourquoi le peuple doit exprimer son mécontentement et demander des comptes. Etant donné qu'Abū Ḥayyān croit qu'il est bon de conseiller le souverain, il soumet des noms d'hommes sages au vizir Ibn Sa' dān puisqu'il sait que des luttes et des complots se tissent au sein du pouvoir. Il envisage donc la relation souverain/peuple du point de vue intellectuel et religieux, mais il sait que cette relation reste trouble et complexe. L'absence totale de préoccupation de l'autorité pour le peuple a provoqué des révoltes et émeutes. Révoltes liées à la situation sociale et économique, à l'attaque des Byzantins en 362/972, au facteur religieux représenté par le conflit entre sunnites et chiites. Tous ces facteurs sont dûs selon Abū Ḥayyān à l'incompétence, à l'irresponsabilité, à la corruption des hommes politiques et de leur entourage. C'est pourquoi l'art de bien choisir les hommes doit être maîtrisé par le souverain. Tout comme al-Fārābī, Abū Ḥayyān pense que le gouverneur doit être sage sinon son gouvernement sera exposé à la ruine et à la destruction. Si ce n'est pas le cas, le gouverneur doit s'entourer alors d'hommes sages et de conseillers.

Cette situation politique et sociale de l'époque de notre auteur Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī ressemble en quelque sorte à celle que vivent aujourd'hui les pays arabes et d'autres sociétés : injustice, pauvreté, inégalité, tyrannie, censure, liberté, non-partage des richesses, oppression, exploitation ont fini par exaspérer masses et élites qui se sont projetées à l'avant-scène de l'histoire.

Deux pays, la Tunisie et l'Egypte, ont réussi en peu de temps à faire tomber le régime. La Lybie leur a emboîté le pas mais la situation y est encore confuse. De nombreux autres pays arabes luttent depuis plusieurs mois contre la tyrannie et la dictature mais en vain pour le moment. Ne serait-il pas temps, comme le pensent de nombreux penseurs classiques tels al-Fārābī, Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī et Miskawayh, pour ne citer qu'eux, que dans les pays arabes prenne place un gouverneur qui soit à la fois philosophe, roi, et imām ? Car, en réalité, le contexte politique, social et même religieux que vit le monde arabe favorise de telle élaboration.

Bibliographie

'Abd al-Mawla, Muḥammad Aẓmad, 1986. *Al-'Ayyārūn wa l-ṣuṭṭār al-baḡādida*, Alexandrie, mu'assasat šabāb al-ḡāmi'a, 190 p.

Al-Kilānī, Ibrāhīm, 1950. *Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, essayiste arabe du IV^{ème} siècle de l'Hégire (X^{ème} s.)*, Beyrouth, 118 p.

Al-Qādī, Widād, 1981. « 'Alāqat al-Mufakkir bi-l-sulṭān al-siyāsī : Abī Ḥayyān al-Tawḥīdī », maḡallat šu'wūn 'arabiyya, mars, n° 1, pp. 37-58.

Al-Tawḥīdī, Abū Ḥayyān, 1953. *Al-Imtā' wa l-mu'ānasa*. 2^{ème} édition, Le Caire, Maḡba'at laḡnat al-ta'līf wa l-tarḡama wa l-našr, édition Aḥmad Amīn et Aḥmad al-Zayn, 3 tomes, 736 p.

Bergé Marc, 1979. *Pour un humanisme vécu Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, essai sur la personnalité morale, intellectuelle et littéraire d'un grand prosateur et humaniste arabe engagé dans la société de l'époque bouyide, à Bagdad, Rayy et Chiraz, au IV/Xe siècle (entre 310/922-414/1023)*, Damas, 471 p.

Canard, Marius, 1974. *L'expansion arabo-islamique et ses répercussions*, Londres, Variorum reprints, 389 p.

Ibn al-Ġawzī, 1992. *Al-Muntaẓam fī tāriḥ al-mulūk wa l-umam*, 1^{ère} éd., Beyrouth, dār al-kutub al-'ilmiyya, dirāsāt wa taḥqīq Muḥammad 'Abd al-Qādir 'Aṭā et Muṣṭafā 'Abd al-Qādir 'Aṭā, 18 tomes.

Lagrange, Frédéric, *La Satire des deux vizirs*, éd. Sindbad, Acte sud, Paris, 2004.

Metz, Adam, 1995. *Al-Ḥaḡāra l-islāmiyya fī l-qarn al-rābi' al-ḥiḡrī*, traduction de Muḥammad 'Abd al-Hādī Abū Riḡā, 2^{ème} édition, Le Caire, al-Hay'a al-miṣriyya al-'amma li-l-kitāb, 382 p.

Sanagustin, Floréal, 1999. « Les philosophes arabes et le mythe du sage conseiller », *Les intellectuels en Orient musulman, statut et fonction*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, édité par Floréal Sanagustin, pp. 53-66. (CAI 17).

Zakharia, Katia, 1999. « Le secrétaire et le pouvoir », *Les intellectuels en Orient musulman, statut et fonction*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, édité par Floréal Sanagustin, pp. 77-93. (CAI 17).

Notes

¹ Terme désignant, à l'époque médiévale, l'ensemble de la culture nécessaire à l'honnête homme.

² Secte hérétique.

³ Les Ethiopiens.

⁴ 'Ayyārūn et ṣuṭṭār désignent tous deux une catégorie de population à l'époque classique, celle des voyous, des brigands et des fauteurs de troubles.

⁵ Traduction empruntée à Frédéric Lagrange. Cf. *La Satire des deux vizirs*, éd. Sindbad, Acte sud, Paris, 2004, p. 12.

⁶ Cf. *al-Imtā'*, III, à partir de la page. 210, "deuxième épître". De plus, le maître Abū Sulaymān al-Siḡistānī avait lui aussi composé une épître sur la politique qu'il avait offerte à Qābūs dans Ġurḡān. Voir *al-Imtā'*, II, p. 117.

⁷ *Ibid*, I, p. 47, l. 4-10.

⁸ *Ibid*, II, p. 26.

⁹ Marc Bergé précise qu'Ibn Baqiyya, déjà arrêté et aveuglé par Baḡhtiyār, fut, sur l'ordre de 'Aḡud al-Dawla, écrasé par les éléphants, empalé et exposé. Ce n'est qu'après la mort de 'Aḡud al-Dawla que le vizir al-'Āriḡ demanda l'autorisation de l'ensevelir. Cf. Bergé, *Pour un humanisme vécu Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, essai sur la personnalité morale, intellectuelle et littéraire d'un grand*

prosateur et humaniste arabe engagé dans la société de l'époque bouyide, à Bagdad, Rayy et Chiraz, au IV/Xe siècle (entre 310/922-414/1023), Damas, 1979. p. 30, note °1.

¹⁰ Al-Tawhīdī, *Imtā'*, III, p. 89, l. 6-8.

¹¹ *Ibid*, III, p. 89, l. 15-17 et p. 90, l. 1-5.

¹² Al-Tawhīdī, *Imtā'*, III, p. 224-225.

¹³ Floréal Sanagustin, p. 59.

¹⁴ Al-Tawhīdī, *Imtā'*, III, p. 90, l. 11-16.

¹⁵ *Ibid*, III, p. 91, l. 4.

¹⁶ Al-Tawhīdī, *Imtā'*, III, p. 86, l. 16 et p. 87, l. 1 : « Il ne faut pas que celui que Dieu, Le Tout-Puissant, a chargé du gouvernement des gens, quels qu'ils soient, gens du peuple, élites, savants, non instruits, puissants, faibles, supérieurs ou inférieurs, soit irrité par ce qu'il entend d'eux ou de l'un d'entre eux, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, l'intelligence du prince est supérieure à la leur, son indulgence est meilleure que la leur et son endurance est plus parfaite que la leur. Ensuite, les gens sont sous son pouvoir, ils dépendent de ses décisions, ils sont enfin mis à l'épreuve par ses ordres et ses interdictions, afin qu'il leur applique les règles de la justice de Dieu, le Très-Haut, sur eux, qu'il supporte leur ignorance, que le principe de sa situation avec eux soit la bienveillance et la préoccupation de leurs intérêts ».

¹⁷ *Ibid*, III, p. 87, l. 7-8.

¹⁸ *Ibid*, III, p. 87, l. 5.

¹⁹ *Ibid*, III, p. 85, l. 17-18.

²⁰ *Ibid*, III, p. 86, l. 1-2.

²¹ *Ibid*, III, p. 86, l. 12-13.

²² Al-Tawhīdī, *Imtā'*, III, p. 88, l. 6-14.

²³ *Ibid*, III, p. 88, l. 4-5.

²⁴ Voir Katia Zakharia, dans son article « Le secrétaire et le pouvoir », p. 77. Pour la traduction et la confusion du titre de cette épître, voir Katia Zakharia, dans son article « Le secrétaire et le pouvoir », pp. 82-82).

²⁵ *Widād al-Qāḍī*, p. 38.

²⁶ Grands hommes et puissants.

²⁷ Al-Tawhīdī, *Imtā'*, III, p. 85, l. 16-18 et p. 86, l. 1-6.

²⁸ *Ibid*, III, p. 88, l. 17-18 et p. 89, l. 1-2.

²⁹ *Ibid*, I, p. 42.

³⁰ *Ibid*, III, p. 95, l. 11-15.

³¹ Al-Tawhīdī, *Imtā'*, III, p. 86.

³² Marius Canard, p. 287. Sur les 'ayyārūn, voir aussi Claude Cahen, « Mouvements populaires et autonomisme urbain dans l'Asie musulmane du moyen âge, II », pp. 25-56, *Arabica*, vol. 6, n° 1, (jan., 1959).

³³ Cf. *Ibid.*, p.110.

³⁴ Cf. Marius Canard qui dresse un tableau résumé avec des dates sur les désordres, émeutes et troubles, pp. 281-285.

³⁵ Al-Tawhīdī, *Imtā'*, III, p. 160, l. 1-4.

³⁶ *Ibid*, III, p. 161, l. 14-16 et p.162, l. 1-2.

³⁷ Al-Tawhīdī, *Imtā'*, III, p. 151, l. 13-16.

³⁸ *Ibid*, III, p. 188, l. 4-5.

³⁹ *Ibid*, III, p. 188, l. 9-10.

⁴⁰ *Ibid*, III, p. 92, l. 1-3 et 8-9.

⁴¹ Marius Canard, p. 276.

⁴² Al-Tawhīdī, *Imtā'*, III, p. 153, l. 12-15. Pour cet évènement, voir la 38^{ème} nuit, pp. 150-159.

⁴³ *Ibid*, III, p. 127, l. 15-17.

⁴⁴ *Ibid*, III, p. 184.

⁴⁵ Al-Tawhīdī, *Imtā'*, II, p. 116, l. 12-15.

⁴⁶ *Ibid*, I, p. 30, l. 9-13.

⁴⁷ Adam Metz, p. 60.

⁴⁸ Cf. Ibn al-Ġawzī, p. 291.

⁴⁹ Marius Canard, p. 286.

⁵⁰ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, III, p. 64, l. 5-7.

⁵¹ *Ibid*, III, p. 64-65.

⁵² *Ibid*, III, p. 65-66.

⁵³ Ibn al-Ġawzī, p. 302. Voir aussi Marius Canard, pp. 267-287 et particulièrement pp. 281-285.

⁵⁴ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, II, p. 116, l. 6-8.

⁵⁵ *Ibid*, I, p. 69, l. 10-11.

⁵⁶ *Ibid*, I, p. 60, l. 11-12. On a traduit le mot arabe *ṣāhibihī* (son ami ou compagnon) par « son souverain », puisque l'un de ces souverains, Mu'ayyad al-Dawla ou de Faḥr al-Dawla, l'a nommé vizir.

⁵⁷ Cf. *Imtā'*, I, p. 43, l. 7.

⁵⁸ *Ibid*, I, p. 45, l. 7-10.

⁵⁹ Floréal Sanagustin, p. 58.

⁶⁰ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, III, p. 211, l. 19 et p. 212, l. 1-3.

⁶¹ *Ibid*, III, p. 212, l. 15-16.

⁶² *Ibid*, III, p. 216, l. 11-12.

⁶³ *Ibid*, III, p. 216-217.

⁶⁴ *Ibid*, III, p. 216, l. 6-9.

⁶⁵ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, III, p. 213, l. 3-4. Dans son livre *Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, essayiste arabe du IV^e s. de l'hégire (X^e s.)*, Ibrāhīm al-Kīlānī précise qu'« al-Muhallabī a réussi, dit-on, à réunir toutes les qualités essentielles à un ministre », pp. 26-27.

⁶⁶ *Ibid*, III, p. 213, l. 13-14.

⁶⁷ *Ibid*, III, p. 214, l. 11.